

instructions, d'après lesquelles il devait exiger le paiement des sommes fixées dans la convention de Miramar, ainsi que les indemnités, etc. Montholon fit encore davantage : il insista auprès de l'empereur pour qu'il s'entendît avec le banquier Jecker qui recevrait 30 pour 100 du montant total de sa créance, déjà bien chargée. Maximilien entra donc en négociations avec ce fameux spéculateur parce qu'il croyait par là être agréable à Napoléon. Cependant il voyait avec effroi monter les dépenses et d'autre part les obstacles insurmontables à régler les finances et spécialement à percevoir les impôts, car il n'y avait que les douanes dans les principaux ports qui étaient réellement des sources de recettes. Napoléon n'était pas content des descriptions défavorables que Montholon lui envoyait sur la situation au Mexique, parce que lui, et surtout l'impératrice n'aimaient pas à entendre des choses pareilles. Maximilien non plus ne lui était pas favorable, il le prenait pour un « grand charlatan (1) » et intriguait contre lui à Paris, jusqu'à ce qu'enfin, au commencement de mars 1865, Napoléon relevât le marquis de ses fonctions et l'envoya à Washington ; l'ambassadeur Alphonse Dano lui succéda. Montholon ne tarda pas à apprendre, grâce à ses relations à Paris, que l'empereur Maximilien l'avait desservi aux Tuileries. De la sorte il arrivait qu'un homme qui était loin d'être l'ami de l'empereur représentait la France dans la capitale des États-Unis, déjà si mal disposés vis-à-vis de l'empire mexicain, un fait qui, plus tard, devait beaucoup nuire à Maximilien. Partout l'empereur avait des ennemis. Washington s'était toujours montré ouvertement hostile, il s'y ajoutait la rupture avec Rome. Les relations étaient fort tendues entre lui et l'Autriche, son pays natal. Avec Bazaine non plus l'empereur n'était pas dans les meilleurs termes et le couple impérial à Paris devenait de plus en plus sceptique et, même dans sa propre maison, de sérieuses oppositions se faisaient sentir.

Mais de toutes ces difficultés Maximilien ne disait rien dans ses lettres. Quand on lit celles qu'il adressait à son frère cadet, on pourrait croire que l'empereur menait une vie laborieuse sans doute, mais paisible. Il donnait toutes sortes de détails

(1) Empereur Maximilien à Hidalgo, 1^{er} octobre 1865. Vienne, Archives de l'État.

sur sa vie privée en faisant des réflexions plaisantes et ironiques, mais cette correspondance ne donnait aucune idée des immenses obstacles qui surgissaient partout. « Les affaires s'amoncellent, écrit-il à son frère (1), à mesure que le gouvernement se raffermirait, et elles me tiennent en haleine de cinq heures du matin à huit heures du soir. Mon heure unique de liberté est de huit à neuf, quand, me grisant de l'air frais du matin, je vais à cheval avec Charlotte et cela comme tout le monde ici, sur l'excellente selle mexicaine, en costume de cavalier mexicain : le « sambocrote » à larges bords, le spencer léger, le pantalon décoré de boutons d'argent et le « fa ape » (plaid) si pittoresque et si élégant. Le soir, de huit à neuf, une seconde heure libre pendant laquelle je me promène de long en large comme une sentinelle, accompagné de mon vieux caissier Kuhac, qui doit faire cette corvée en expiation de ses péchés. A neuf heures on se couche, parfois plus tôt. Par ma lettre à maman, tu auras pu voir que la semaine dernière j'ai reçu une députation d'Indiens, sauvages et païens, qui venaient du territoire situé le plus au nord, de véritables types de Cooper dans toute la force du mot. Hier ils ont dîné dans le bocage de cyprès de Montezuma, au lieu même où l'empereur indien donnait ses grands banquets. »

Cette lettre démontre de nouveau les efforts que faisait l'empereur pour s'adapter aux coutumes du pays et se faire aimer du peuple, tandis que celui-ci tout au contraire s'attendait à la plus grande somptuosité et à la pompe exotique de la part de l'empereur et ne comprenait nullement sa conduite quand il se donnait comme son égal. Les bals seuls de la cour apportaient quelque divertissement et jouissaient d'une grande popularité auprès de la société de Mexico. « Chaque lundi, écrit Maximilien à son frère (2), il y a un bal chez Charlotte, qui réussit toujours très bien et où on peut voir les plus belles femmes. Un diplomate après l'autre s'y introduit, ce qui nous vaut d'ennuyeuses réceptions et de longs dîners. Grâce à des efforts pénibles, notre cuisine est à présent excellente, en tous les cas une des meilleures, de même notre cave. Les diplomates

(1) Empereur Maximilien à l'archiduc Charles-Louis, Chapultepec, 6 janvier 1865. Brouillon, Vienne, Archives de l'État.

(2) Empereur Maximilien à l'archiduc Charles-Louis, Chapultepec, 24 février 1865. Brouillon, Vienne, Archives de l'État.

se bourrent et boivent de telle façon qu'après le dîner ils ne peuvent que balbutier des sons inarticulés. Nos voitures de Milan sont aussi arrivées de Miramar, en sorte que nos écuries commencent à prendre une tournure... Notre cérémonial de la cour forme tout un gros bouquin imprimé et sa rédaction a été un travail de géant. Maintenant qu'il est terminé, je me fais fort de dire qu'il est un des plus parfaits qui existent de cette espèce. »

Ces lettres, quelque peu banales, faisaient croire que toute l'entreprise du Mexique n'était pour l'empereur qu'un jeu et un caprice princier. Cette correspondance, en supprimant exprès tout ce qu'il y avait de difficile ou de sérieux, faussait la réalité, remplie de luttes acharnées contre des difficultés inouïes et de toute sorte, de désaccords fâcheux, surgissant de tous côtés, en un mot, après un règne de huit mois à peine, cette réalité était tissée de complications inextricables et de dangers perpétuels.

Ce qui frappe le plus dans les lettres que l'empereur envoyait dans son pays, c'est une certaine présomption avec laquelle il traitait les « tendances réactionnaires » qui régnaient dans la « vieille Europe ». Il n'y a rien de plus typique que ce qu'il écrivait de Miramar à son médecin, le docteur Jilek (1). Après avoir exprimé sa nostalgie au sujet des lauriers de Lacroma, de l'oléandre de Miramar et du bleu foncé de l'Adriatique, il ajoute : « Pourtant je ne regrette pas le présent, consacré à l'action, à l'effort et au travail. Adieu la jouissance paisible de la vie ! Mais j'ai une très grande satisfaction en pensant que je sers l'humanité et puis tracer mon sillon dans le champ de la civilisation. Je suis heureux qu'il me soit donné de contribuer au progrès pour lequel travaillent les hommes depuis des milliers d'années. Je n'ai ni la brise de l'Adriatique, ni les parfums de Lacroma, mais je vis dans un pays libre, parmi un peuple libre, dont les principes sont tels que chez vous on n'ose pas même en rêver la nuit. Ici je ne suis plus enchaîné et puis dire ouvertement que je veux le bien. En beaucoup de choses le Mexique est arriéré, il lui manque la prospérité et le développement matériels, mais je suis convaincu que pour les

(1) Empereur Maximilien au docteur Jilek, 10 février 1865. Brouillon, Vienne, Archives de l'État.

questions sociales nous sommes bien supérieurs à l'Europe et à l'Autriche spécialement. On a ici un sentiment démocratique très sain, sans les utopies malades d'Europe. Sentiment d'une force et d'une conviction qui ne se développera chez vous qu'après cinquante ans de luttes pénibles. Les jugements européens sur ce pays sont presque tous faux ; on ne peut pas, on ne veut pas comprendre les conditions qui existent au Mexique. On est trop fier pour avouer que nous autres Américains sommes beaucoup plus avancés pour les points principaux.

« Tout ce qu'on a dit de l'influence prépondérante du clergé est archifaux ; les noirs sont méchants et faibles et la grande, grande majorité est libérale et exige le progrès dans le sens le plus vrai du mot. Si vous connaissiez mes nouveaux ministres et si vous les entendiez parler, vous verriez clairement, mon cher docteur, que votre illustre ministre n'est qu'un obscurantiste et un jésuite. »

En dehors de son pays, Maximilien était donc très fier de la grandeur du libéralisme de son empire, et pourtant l'empire mexicain passait alors par une crise bien grave.

Le décret du 27 décembre, qui annonçait la solution radicale de la question des biens de l'Église et qu'on devait évidemment au tempérament impulsif de Maximilien, avait brouillé l'empereur avec presque tous les partis, avant tout avec les cléricaux et les conservateurs, mais aussi avec les libéraux, qui ne pouvaient être d'accord avec la déclaration élastique, concernant la révision des ventes effectuées « incorrectement. »

Le conseil renouvelé encore du roi Léopold (1), de ménager le clergé, arriva trop tard. Le vieux roi savait par expérience quelle résistance pouvaient opposer les cléricaux quand on procédait brusquement avec eux. En pareilles circonstances il avait toujours eu la souplesse nécessaire pour se tirer d'affaire. Il aurait vu avec plaisir chez son gendre la même disposition diplomatique, mais Maximilien était trop peu circonspect, trop impulsif, trop tenace dans ses convictions personnelles. La manière du roi Léopold ne lui convenait pas, il n'était pas

(1) Roi Léopold à l'empereur Maximilien, Laeken, 28 décembre 1864, Vienne, Archives de l'État.

assez diplomate et partant il devait agir comme il le faisait. Maximilien espérait que Napoléon ne rappellerait pas ses troupes si vite, sinon tout ce qu'il avait créé serait compromis. « Il me faut, écrivait-il alors (1), pouvoir obtenir par la force les réformes et les améliorations, car ici il faut forcer les gens à faire le bien. »

L'impératrice Charlotte avait parfaitement conscience de la situation, qui était fort critique. Elle avait d'ailleurs, depuis son arrivée au Mexique et spécialement depuis qu'elle avait eu l'occasion de juger la situation de près, si peu d'optimisme, qu'en septembre 1864, le député Corta, avant son départ pour l'Europe, un des amis les plus intimes du couple impérial, avait déjà dit qu'elle voyait les choses trop en noir (2). Pendant les derniers mois de l'année 1864, elle avait réellement cru pour quelques instants que tout irait bien ; l'accueil chaleureux fait à son mari à Mexico lors du retour de son voyage et l'effet favorable de certaines mesures prises (à savoir une circulaire aux préfets des départements concernant l'ordre public) lui donnaient l'impression que de plus en plus le désir du progrès se substituait petit à petit aux sentiments de discorde, que même une certaine fraternité se faisait jour. Néanmoins elle avait vu avec le plus grand souci rentrer en France une des meilleures brigades du corps expéditionnaire, celle du général Douay, vu la pacification absolument insuffisante du pays. Bazaine avait ordonné son retour pour la fin de 1864 afin d'obéir au désir de son empereur et à celui de l'opinion publique en France. Cependant, un moment cette mesure ne parut pas grave, la situation semblant s'améliorer, et l'impératrice commençait déjà à croire qu'elle avait été trop craintive. Ce fut alors que vint le nonce, la question des biens de l'Église fut mise à l'ordre du jour et tout à coup la situation changea. Plus d'espoir d'union et de paix. La construction du chemin de fer de Vera-Cruz à Mexico, la Banque nationale, l'emprunt, tous ces projets à l'eau. On ne pensa plus — selon l'expression de Charlotte — « qu'à s'arracher les cheveux mutuellement ».

(1) Empereur Maximilien au roi Léopold, 9 février 1865. Vienne, Archives de l'État.

(2) Impératrice Charlotte à Corta, Mexico, 5 février 1865. De la main de Charlotte. Vienne, Archives de l'État.

Les journaux *Monarquía* et *Espíritu público* durent être supprimés pour un mois à cause de leurs attaques furieuses ; le pays se divisait de nouveau en deux camps, le « banditisme » prenait des proportions excessives et les libéraux, remplis de haine, triomphaient de cet état de choses.

« Le Saint-Père, écrivait Charlotte (1), qui a le caractère enjoué, dit de lui-même qu'il est un « jettatore » (2). Eh bien, c'est un fait que depuis que son envoyé a mis le pied sur notre sol, nous n'avons que des déboires et nous n'en attendons pas un nombre moindre dans un avenir prochain. L'énergie et la persévérance ne nous manquent je crois pas, mais je suis à me demander, si les difficultés continuent à augmenter de cette façon, s'il y aura possibilité humaine d'en sortir. En effet, voici l'état des choses tel qu'il est : le clergé, blessé à mort par la lettre du 27 décembre, n'est pas facile à abattre, tous les vieux abus se coalisent pour éluder les dispositions de l'empereur vis-à-vis de lui. Il y a dans ces éléments non peut-être du fanatisme, mais une telle ténacité inconnue ailleurs, sourde et manœuvrière que je crois impossible que les membres actuels du clergé puissent jamais en former un nouveau. Ce qu'on fera d'eux, voilà ce que je me demande. Lorsque Napoléon I^{er} obtint du pape la démission des évêques émigrés, ils vivaient à l'étranger, et en saints personnages ils se résignèrent. Ceux-ci, nous les avons ici, ils quitteraient volontiers leurs sièges et leur crosse, mais pas les revenus. Un traitement de l'État ne leur rapporterait jamais autant et leur idéal est de vivre en Europe avec leur argent pendant que nous bataillons ici pour fixer la position de l'Église. Les biens vendus vont être révisés, seconde pomme de discorde, car par la reconnaissance des lois de réforme nous nous sommes mis les conservateurs sur les bras. Aujourd'hui nous allons avoir les libéraux à dos, car ils sont adjudicataires, et je crois même quelques résidents français. Comme il ne peut y avoir qu'un poids et une mesure pour tous, ceux qui se sont livrés à diverses opérations illicites vont devoir restituer leur gain et je crains que cette œuvre de réparation et de justice excitera autant les passions que la perte

(1) L'impératrice Charlotte à l'impératrice Eugénie, Chapultepec, 26 janvier 1865. Copie de la main de Charlotte, Vienne, Archives de l'État.

(2) Homme qui a le mauvais œil.

des biens pour le clergé... Nous passons depuis un mois par une forte crise ; si elle est victorieusement supportée, l'Empire mexicain aura un avenir, sinon je ne sais ce qu'il faut en augurer. Pendant les premiers six mois, tout le monde trouve le gouvernement charmant ; touchez à quelque chose, mettez la main à l'œuvre, on vous maudit. C'est le néant qui ne veut pas être détrôné. Votre Majesté croirait peut-être comme moi que le néant est une substance maniable ; au contraire dans ce pays-ci on s'y heurte à chaque pas et c'est du granit, c'est plus puissant que l'esprit humain et il n'y a guère que Dieu qui puisse le ployer. Les pyramides d'Égypte ont été moins difficiles à élever que le néant mexicain serait à vaincre.

« Encore tout ceci n'aurait aucune gravité sans le fait capital que l'armée diminue et avec elle la force du gouvernement. Je crains toujours qu'on ne lâche la proie pour l'ombre ; le Corps législatif parlera sans doute, mais ce sont des discours d'avocat plus ou moins bien tournés, ici ce sont des faits qui peuvent devenir funestes à la France en première ligne et compromettre une œuvre qu'elle a fondée et qui est destinée à porter le nom de Napoléon III aux générations futures. Il est fort beau que tout le monde dise, comme dans le parlement anglais : Le Mexique est si bien organisé qu'il va tenir sans le secours de personne, mais j'aime mieux m'en tenir aux réalités. Pour civiliser ce pays-ci, il faut en être complètement maître ; pour avoir les coudées franches, il faut tous les jours réaliser sa force en gros bataillons, c'est un argument indiscutable. Toute la force qu'on n'est pas à même de réaliser n'a qu'un prix facultatif, ce sont les fonds qui montent et baissent. Ils baissent depuis quelque temps, de là le manque des troupes. Les Autrichiens et les Belges ne sont bons qu'en temps de calme, mais vienne la tempête il n'y a que les pantalons rouges. S'il m'est permis de dire ma pensée à Votre Majesté, je crois qu'il sera très difficile de traverser toutes les premières crises vitales, si le pays n'est pas plus occupé qu'il ne l'est. Tout est fort disséminé et je crois qu'au lieu de rien rappeler, il aurait peut-être fallu augmenter. Le maréchal se repentira peut-être de ne pas avoir écrit au mois d'octobre ce que nous lui avions demandé... » L'impératrice qui, du côté maternel, était à moitié Française, tenait à ajouter :

« Ceci n'est pas mon opinion toute seule que je craindrais

d'avouer avec autant d'assurance, c'est celle du général Douay qui le dira lui-même à Votre Majesté, homme extrêmement capable et entendu aux affaires militaires ; c'est celle du général d'Hérillier, officier d'infiniment d'énergie et d'esprit juste et pratique. Ils disent tous qu'ils ne sont pas rassurés, pas tant pour nous que pour eux, car nous pouvons au besoin supporter un accroc, personne ne s'en étonnerait, mais pas l'armée française. Nous pouvons au besoin nous retirer dans une province éloignée comme Juarez, nous pouvons retourner d'où nous sommes venus, mais la France ne peut pas ne pas triompher parce qu'elle est la France d'abord et parce que son honneur est engagé... »

« Maintenant, disait-elle en terminant, il s'agit de faire un dernier effort qui couronnera l'œuvre. Si Vos Majestés prennent promptement une résolution et se décident à nous soutenir, cela sera beaucoup plus tôt fini et le moment sera hâté où le Mexique n'aura plus avec la France que des rapports d'intérêts mutuels et de reconnaissance. Dans le cas contraire, d'ici à quelques mois, il se trouvera peut-être gravement et inutilement compromis. Vous, Madame, ma bonne sœur qui avez tant fait pour ce pays-ci, ne l'abandonnez pas ; songez que vos intérêts ne peuvent pas gagner là où les nôtres souffrent, songez à l'empereur et à votre fils et la France applaudira, car la France, de tous les temps, a toujours été fidèle au succès, à la générosité et à la gloire. »

Après avoir déchargé son cœur, l'impératrice Charlotte se sentait très soulagée, « comme quelqu'un qui avait un gros péché sur la conscience et qui s'en est confessé (1). » Dans cette même lettre du 3 février, elle priait le couple impérial de ne plus opérer une nouvelle réduction de troupes avant d'avoir entendu le général Douay, qui devait se rendre en Europe sous peu. Au contraire une augmentation de 40 000 hommes serait nécessaire et pourrait être effectuée facilement puisque à présent l'expédition française en Algérie est comme terminée, selon ce qu'on pouvait prévoir à coup sûr. On devrait y réfléchir et même M. Jules Favre ne pourrait qu'approuver que pour guerroyer avec le clergé, coalisé avec le désordre et les bandes juaristes, on augmentât les troupes. Le gouvernement doit

(1) Impératrice Charlotte à l'impératrice Eugénie, 3 février 1865. De la main de Charlotte, Chapultepec. Vienne, Archives de l'État.

détruire ces éléments pour frayer le chemin à l'ordre, au progrès et au véritable et brillant avenir de cette contrée d'émigration européenne... « Notre mission est doucement, affectueusement, mais non moins sûrement de faire affluer au Mexique une population qui absorbera l'ancienne, car avec les éléments actuels il n'y a rien à faire, je le dirais très hautement si je ne craignais pas que cela revint ici. Je compte sur l'émigration, qui commencera peut-être dans le courant de cette année, et si je n'étais persuadée qu'elle sera considérable je devrais avouer à Votre Majesté que tout ce que nous faisons est en pure perte. » L'impératrice protestait ensuite contre les rapports de Bazaine disant qu'il n'y avait plus de bandes dans une grande partie du territoire. Ce n'est pas exact, en ce moment même le général d'Hériller est obligé de faire des opérations dans les environs de la capitale, tant il y a de bandes. « Je ne doute pas un moment que Vos Majestés regretteront les réductions lorsqu'elles sauront ce qui se passe. » Du reste elle se reposait avec la plus entière confiance sur la main de l'impératrice Eugénie, qui le 10 avril, avait tracé ces lignes, expression d'une grande puissance, comme d'une souveraine amitié : « Comptez toujours sur mon amitié et sur mon appui. »

Elle ne parlait guère de Bazaine dans ces lettres mais d'autant plus du triumvirat des généraux Douay, d'Hériller et Brincourt. L'impératrice louait surtout le premier et priait instamment de le laisser revenir de Paris au Mexique ; car il est l'homme dont on a besoin, capable, droit et énergique, sans illusion, franc et d'une ardeur infatigable. Il était très facile de comprendre ce que l'impératrice voulait dire, même si elle n'insistait pas : le couple impérial du Mexique désirait de tout cœur qu'on remplaçât Bazaine par Douay, c'est pourquoi tout le monde était loué, à l'exception du maréchal, et Douay surtout était mis en avant.

Par là l'impératrice n'avait nullement l'intention d'abaisser la valeur des troupes françaises, comme en fait preuve la note suivante : « En général, lorsqu'il y a un combat entre des Français et des bandes, ces dernières sont du double plus considérables et il suffit d'une charge à bajonnette pour les mettre en fuite. Mais quand les Français n'y sont pas et qu'ils se présentent, comme dernièrement à Vera-Cruz, où il n'y a que quelques noirs de la Martinique, 200 guerilleros, on dirait

que c'est la fin du monde, il n'y a ni force rurale ni rien qui tienne. Personne n'est sorti pour les chasser. Le colonel Tourre des zouaves me disait l'autre jour que dans un village indien de la Sierre on l'avait prié de laisser au moins un sous-lieutenant. Dans une situation comme celle du Mexique où tout est à créer il serait impossible de le faire et de trouver des gens qui vous aidassent seulement à demi sans une grande force matérielle et morale ; cette force, c'est l'armée française aussi peu réduite que possible. Je voudrais que mon père et l'empereur Napoléon vissent ce pays de leurs propres yeux car, malgré la plus grande sagacité, la plus grande connaissance des hommes et des gouvernements, l'instruction la plus approfondie, quand même on n'aurait fait autre chose que voir en Europe des Mexicains et lire tous les livres publiés sur le Mexique, on ne se figurerait jamais la centième partie de l'état réel du Mexique. Ceci je puis l'affirmer la main sur la conscience et vous savez que je n'exagère pas. C'est ce qui me fait répéter une fois de plus, que si le bon Dieu se chargeait ici du gouvernement il ne le pourrait pas sans un appui suffisant de la part de l'armée française. »

Voilà pourquoi l'impératrice était tellement pour le maintien intégral des forces françaises, devant lesquelles tout cédait et sans lesquelles les bandes redevenaient triomphantes.

La vie extérieure du couple impérial se déroulait dans des conditions singulièrement contradictoires : bals, banquets, dîners alternaient avec des jours pleins d'inquiétude et d'anxiété où on se demandait si la capitale n'allait pas être attaquée par les bandes menaçantes. Il arrivait souvent que le bruit du canon d'une rencontre, livrée aux portes de la ville, troublait la joie d'un bal. Charlotte, en ce qui concernait les devoirs de représentation, imitait l'impératrice Eugénie, elle recevait le lundi et réunissait autour d'elle tout ce qu'il y avait de beau et de brillant dans la capitale. Du reste les Majestés s'efforçaient de rester simples autant que possible, de vivre et de s'habiller à la mexicaine, bref de s'adapter au nouveau milieu.

A Chapultepec il y avait une garde spéciale, bien armée et munie d'artillerie et un système d'avertisseurs pouvait donner l'alarme au moment où un danger était imminent. L'empereur et l'impératrice semblaient donc vivre en paix et en réalité

ils étaient toujours sur le qui-vive, accablés par les soucis du gouvernement, entourés d'une population haineuse ou indifférente et, au nord, observés par l'Union avec la plus grande défiance. On pouvait déjà deviner ce qu'il y avait de désagréable dans la situation par les lettres de l'impératrice à Eugénie, mais bien plus encore par une lettre intime à Corta, qu'elle priait instamment d'intervenir auprès des personnes compétentes à Paris pour avoir des renforts de troupes. « Cette mesure est absolument indispensable, écrivait-elle, sans cela on ne peut rien garantir et je trouve que la France est si grande qu'une fois engagée dans une affaire, elle doit la soutenir jusqu'au bout (1). »

L'impératrice croyait que tout pouvait être sauvé à condition que la France ne retirât pas sa main et c'est pourquoi elle faisait tout son possible afin d'entretenir l'intérêt de l'impératrice de France à l'entreprise mexicaine.

Pendant que Charlotte s'efforçait d'intéresser l'impératrice Eugénie, de son côté Maximilien entreprit de représenter à Napoléon (2) que « toute nouvelle réduction de l'effectif français serait prématurée », puisque le chiffre convenu par la convention de Miramar est à peine suffisant. Douay lui donnerait tous les détails à ce sujet. En outre Maximilien attirait l'attention de Napoléon sur l'interprétation à donner au traité insuffisamment clair de Miramar qui « place les troupes mexicaines ou au service du Mexique sous les ordres des officiers du corps français. Je ne doute pas qu'en présence d'une nouvelle armée organisée avec des éléments d'élite, fussent-ils même mexicains, Votre Majesté reconnaisse combien il est difficile de laisser subsister une suprématie qui conduirait à mettre sous le commandement d'un sous-lieutenant d'un corps français, son chef de bataillon de la veille, devenu colonel mexicain. » En outre l'empereur demandait l'autorisation de mettre des officiers français au service de l'armée mexicaine, spécialement le commandant Loysel, dont il ne croyait pas pouvoir se passer et qu'il voulait charger de la formation d'une brigade d'élite. Ces demandes militaires équivalaient à une

(1) Impératrice Charlotte à M. Corta, Mexico, 5 février 1865. Copie de la main de Charlotte, Vienne, Archives de l'État.

(2) Empereur Maximilien à Napoléon III, 27 janvier 1865. Brouillon, Vienne, Archives de l'État.

attaque indirecte contre le maréchal Bazaine, car elles prouvaient le mécontentement de l'empereur en ce qui concernait la réduction proposée, et déjà exécutée en partie, du corps expéditionnaire français, ainsi que les conflits de compétence qui résultaient des questions du commandement entre officiers français et officiers mexicains.

Tout ce que Maximilien avait fait jusqu'à présent lui avait été suggéré plus ou moins par son entourage. Le vieux et prudent roi Léopold était trop éloigné pour être un appui efficace pour son gendre. D'autres personnes irresponsables et imprudentes s'empresaient autour de lui. Mais les personnes de l'entourage immédiat de l'empereur n'étaient pas disposées à l'aider dans l'accomplissement d'une tâche aussi immense qu'est la direction d'un empire. Dans les derniers temps, Schertzenlechner avait doublé son influence. De concert avec Eloin, un ennemi déclaré du clergé, il avait été pour beaucoup dans la rupture avec le nonce. Il était en effet anticlérical et ne parlait que des « calotins ». Du général Vicario qui avait lancé un manifeste contre l'empereur et le gouvernement, il disait qu'il fallait le pendre comme un rebelle. Schertzenlechner ne manquait aucune occasion de raconter partout, par exemple à Radonetz, le préfet du palais à Miramar, qu'il « étouffait de travail ». Il voulait dire par là quelle position importante il s'était créée dans l'état de choses nouveau.

Ceux qui étaient dans l'entourage de l'empereur ne voyaient qu'avec le plus grand mécontentement qu'un homme, qui était loin d'avoir les facultés intellectuelles et sociales nécessaires, soit le premier conseiller de l'empereur et exerçât une telle influence.

Les autres membres de la cour impériale, en partie par jalousie, portaient envie à Schertzenlechner. On lui avait donné un surnom typique. Dans la ville de Cholulla, où du temps de Montezuma se trouvaient environ cent temples, la tour du plus grand et du plus élevé, conservée en partie encore aujourd'hui, était appelée le « Grand Cu ». On comparait le ci-devant laquais, qui, grâce à la faveur de son souverain, occupait une si haute position, à cette tour, mais pour montrer le peu de cas qu'on faisait de son esprit on changea le mot « Cu » en « Muh » (vache), mot qui rappelait le mugissement du bétail, et en conséquence on appela Schertzenlechner la « Grande Muh ».

Lorsque le bruit courut que Schertzenlechner avait été blessé dans la ville de Mexico, la femme du trésorier, Mme Kuhacsevics, écrivit à Mme de Radonetz à Miramar (1) : « Tout le monde se porte parfaitement bien. La « Grande Muh » est de nouveau souffrante, de mauvaise humeur et grossière... Le désordre est encore toujours grand ! Günner (2) devrait avoir douze têtes, il lui faut tout faire puisqu'il n'y a personne là. Il en est de même pour moi. Günner et moi télégraphions toute la journée. Quelle boutique ! Mais nous ne nous en portons pas plus mal pour cela et sommes, quand nous pouvons, fort joyeux aussi, surtout le soir quand nous sommes ensemble chez nous. »

Un billet joint à la lettre disait : « Les ecclésiastiques sont furieux des quatre articles de l'empereur, ils conspirent ; un général s'est échappé de Mexico et se trouve à six lieues d'ici, nos gardes ont été doublées. Personne ne va à cheval sans revolver d'ici en ville, on vole et on assassine plus que jamais ! Bombelles est arrivé de Vera-Cruz et, malgré une escorte, ils ont été assaillis à Rio Trio, dépouillés, et ont dû payer une rançon. S'ils avaient su que c'était Bombelles, ils l'auraient emmené avec eux. La « Grande Muh » règne et prétend que tout marche à merveille, mais on y risque sa vie. Sa Majesté court toujours après lui pour lui demander conseil. La sûreté était plus grande avant notre arrivée que maintenant, où on n'en a que parmi les Français, l'impératrice le dit elle-même. On dit que quelques évêques devraient être pendus ; je les crains plus que les Guerillias (*sic!*), surtout en ce qui concerne l'empoisonnement. »

Eloin, le chef de cabinet, s'était rendu compte depuis longtemps de la conduite de Schertzenlechner. Il était devenu pour ce dernier un adversaire acharné qui ne manquait pas d'attirer l'attention de l'empereur sur les défauts de son confident. Eloin avait appris que Schertzenlechner, malgré la position à laquelle il était parvenu et bien qu'il aspirât au titre d'Excellence, touchait toujours la pension d'un laquais à la

(1) Mme de Kuhacsevics à Mme Radonetz, Chapultepec, 21 janvier 1865. Vienne, Archives de l'État.

(2) Rodolphe Günner, Autrichien, officier de la garde du palais impérial.

cour d'Autriche. Il s'empressa d'en prévenir l'empereur. Schertzenlechner s'aperçut bientôt qu'Eloin était un ennemi redoutable et comme il aurait bien voulu se mettre à sa place, il excitait les fonctionnaires du cabinet contre Eloin. Un d'eux, nommé Iglésias, en compagnie de deux autres qui étaient mécontents de la brusquerie d'Eloin, se joignit à Schertzenlechner et à ses menées. Maximilien accepta une discussion sur l'injustice du Belge avec Iglesias et Schertzenlechner. Mais ce dernier avança des inculpations si invraisemblables contre Eloin, que l'empereur finit par se mettre en colère et lui dit : « Ne mentez pas ! »

Naturellement Eloin apprit bientôt ce qui s'était passé. Il en avait assez et sa colère contre Schertzenlechner éclata. D'après le rapport d'un témoin oculaire, en présence de l'empereur, ils s'insultèrent comme des cochers de fiacre. Maximilien, hors de lui, accepta sur-le-champ la démission de Schertzenlechner qui remit aussi tous les signes extérieurs de ses dignités, y compris l'ordre de la Guadeloupe qu'il déclara ne plus vouloir porter jamais. Le chef du cabinet militaire Loysel, qu'on avait prévenu, poursuivit avec intérêt le développement ultérieur de l'affaire. En effet l'influence du Belge Eloin, comme celle de l'Autrichien Schertzenlechner, était depuis longtemps vue de très mauvais œil par le Français. La réserve de l'empereur, envers tout ce qui était français, était attribuée à la haine de ces deux hommes pour la France. En réalité cette réserve avait surtout son origine dans les efforts de l'empereur de ménager l'amour-propre national des Mexicains, suivant le conseil du roi Léopold.

Ce fut une joie universelle à la cour quand on apprit la démission de Schertzenlechner. « Bombelles ressuscite, écrivait Mme Kuhacsevics, la « Grande Muh » est partie. C'est le plus grand bonheur pour l'empereur ; si le mal qu'il a fait dans le gouvernement est réparable, je n'en sais rien (1). »

Schertzenlechner, qui avait tout fait pour amener l'empereur à lui conférer la baronnie et le titre d'Excellence, se conduisit comme un malpropre, maintenant qu'il était tombé en disgrâce. D'abord il déclara ne pas vouloir venir à Chapultepec, bien que l'empereur l'ait invité. Puis le 20 février au matin

(1) Mme Kuhacsevics à Mme Radonetz, Chapultepec, 27 février 1865. Vienne, Archives de l'État.